

*Mémoires d'un en-dehors. Les années parisiennes
(1890-1903)*

Jean-François Tanguy



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/2813>

DOI : 10.4000/abpo.2813

ISBN : 978-2-7535-3513-8

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2014

ISBN : 978-2-7535-3511-4

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Jean-François Tanguy, « *Mémoires d'un en-dehors. Les années parisiennes (1890-1903)* », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 121-2 | 2014, mis en ligne le 30 juin 2014, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/2813> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/abpo.2813>

© Presses universitaires de Rennes

déjà souligné au ^{xvii}^e siècle le prêtre de Sennely qualifiant ses ouailles d'« idolâtres baptisés »). Le recul de la participation dominicale est fortement marqué chez les hommes. On peut raisonnablement parler de déchristianisation. Cependant, le calendrier festif chrétien rythme toujours l'existence mais avec quelques changements significatifs. Ainsi les mariages se célèbrent de plus en plus le samedi et le dimanche, au lieu du lundi et du mardi, un usage venu des villes. La sanctification du « jour du seigneur » n'apparaît plus alors comme un devoir incontournable.

Les évolutions qui marquent la région sont impulsées par les grandes lois mises en place par l'État. L'instruction progresse grâce à la législation républicaine. Très en retard en ce domaine (par comparaison avec la Beauce voisine), la Sologne a rattrapé (non sans mal) son retard à la veille de la Grande Guerre. Le service militaire fait connaître aux jeunes solognots de nouveaux horizons. Au plan politique, on soulignera la rapidité du basculement vers le camp républicain des campagnes. Très bonapartistes (le Second Empire fut ici un « âge d'or »), les Solognots ne restent pas longtemps favorables au camp conservateur tout juste dominant en 1871 à la suite de l'occupation prussienne. Les notables cléricaux sont vite écartés. Dès lors la vie politique se structurera autour de l'affrontement entre républicains modérés et avancés. La droite « réactionnaire » perd tout espoir de reconquête politique.

Ainsi repère-t-on en Sologne ce mode de développement si caractéristique du ^{xix}^e siècle français fait de transformations multiples sans rupture brusque des équilibres anciens. La réussite solognote est certaine comparée à celle d'une région « humide » similaire comme la Brenne berrichonne. Quoique le progrès s'y soit aussi diffusé, on est loin des performances réalisées entre la Loire et le Cher. Resterait à expliquer ce changement si rapide pour une région longtemps qualifiée de miséreuse. Le rôle des grands propriétaires terriens, celui des industriels modernisateurs a pu jouer (Romorantin est devenu un grand centre textile avec la famille Normant), l'influence parisienne n'ont sans doute pas été négligeables. Celle d'Orléans paraît faible à parcourir l'ouvrage où le poids de la préfecture du Loiret n'est guère citée.

En sympathie évidente avec le petit peuple solognot, Christian Poitou a réalisé un ouvrage très agréable à lire, impression confortée par de nombreuses illustrations intégrées au corpus du texte. Tout ceci explique le succès de diffusion remporté auprès des habitants de la Sologne par un auteur qui se fait son propre éditeur.

Jean-Pierre SURRAULT

HAMON, Augustin, *Mémoires d'un en-dehors. Les années parisiennes (1890-1903)*, GALLIOU, Patrick (ed.), Brest, CRBC/UBO, 2013, 602 p.

La publication de sources personnelles, correspondances, mémoires, journaux intimes reste plus que jamais d'actualité tant elle permet de pénétrer l'histoire autrement que par les documents officiels toujours un peu austères, quelles que soient leur qualité et leur variété – et même si ces derniers peuvent aussi recéler des papiers intimes, les sources judiciaires en particulier. Les documents personnels peuvent émaner de personnages connus, d'anonymes complets, de « Pinagots » qui auraient su écrire, mais aussi d'individus à la lisière des deux catégories, dans une zone grise, de personnages pas tout à fait inconnus mais certainement pas célèbres, de « seconds couteaux » de la grande histoire qui, par cette position charnière même d'acteurs ou d'observateurs, offrent un point de vue essentiel sur leur époque.

C'est le cas d'Augustin Hamon, militant d'extrême gauche, d'abord anarchisant (plus qu'anarchiste...) puis responsable de la SFIO et, juste avant sa mort en

1945, adhérent du PCF, écrivain, essayiste, journaliste, traducteur avec sa femme des œuvres de Bernard Shaw, etc. L'homme a laissé une œuvre oubliée, mais pas sans importance, des ouvrages de psychologie collective à la manière de Gustave Le Bon, qui n'était certes pas un de ses amis politiques, des livres d'analyse de la société (couronnés par la grande synthèse des *Maîtres de la France* en 1936-1938), des ouvrages sur Bernard Shaw, sans compter d'innombrables articles de journaux ou de revues. Le volume dont il est question ici n'était, en revanche, pas destiné à la publication. Il s'agit non de « Mémoires », le titre est trompeur et c'est un peu dommage, mais d'un journal intime tenu au jour le jour quoique de manière très irrégulière.

L'ouvrage examiné porte exclusivement sur les débuts parisiens de la carrière d'Hamon dans les milieux intellectuels et politiques d'extrême gauche. Il s'achève peu après son mariage et lorsque la nécessité matérielle, la pauvreté, contraignent plus ou moins le couple Hamon à se replier sur la Bretagne, sur les Côtes-du-Nord où il va désormais demeurer, jusqu'à la mort d'Augustin en 1945.

Le « journal » forme un ensemble très disparate par les thèmes abordés et la manière dont ils sont traités jour après jour, selon le temps disponible et l'humeur de l'auteur. Les préoccupations personnelles d'Hamon y tiennent une place très majoritaire : soucis de rédaction, d'édition d'abord, problèmes sans fin pour faire paraître ou reparaitre livres et journaux, actions en justice ou procès relatifs à ces affaires. Souvent, il se noie dans des détails qui, on le conçoit, le concernent et l'intéressent au plus haut point mais que le lecteur contemporain est bien en peine de replacer dans un contexte plus large, voire de prendre quelque intérêt à leur interminable énoncé, tant ils sont répétitifs. Très lié à cette première série de questions, le journal revient souvent aussi sur les questions financières, les problèmes d'argent d'Hamon qui, jusqu'en 1903 en tout cas, l'obsèdent et le vrillent d'une façon que l'on peut comprendre et qui, eux, peuvent parfaitement placer le personnage en empathie avec son lecteur. On passe aussi en revue les difficultés liées à l'exploitation toujours remise des « mirifiques » inventions de son père qui ont bien du mal à trouver un entrepreneur décidé à les exploiter. Le mot de « dèche » est un des plus fréquents dans le « journal » ; les solutions empiriques, emprunts à des amis et connaissances, visites chez « Ma Tante », chasse à tous les petits revenus disponibles, remplissent les journées de l'auteur page après page. On comprend qu'il ait cru trouver une relative quiétude en abandonnant avec son épouse Henriette la coûteuse vie parisienne en 1903.

Mais, malgré ces difficultés financières, Hamon sort énormément, voit beaucoup de gens, surtout dans les milieux de la presse et de la politique, de la presse liée à la politique, parle, ou fait parler les autres surtout. En fait, si l'on veut dire les choses nettement, il est difficile de trouver chez cet anarchiste plus qu'un amateur de ragots et de cancons, dont on sent qu'ils l'intéressent au plus haut point, et au sein desquels il est bien difficile de distinguer l'authentique de l'arrangé, de l'enjolivé et du totalement inventé, surtout pour ce qui est des personnages qu'il ne fréquente pas personnellement. Ces passages sont d'ailleurs souvent pleins d'intérêt pour le lecteur contemporain. L'une des sources principales de Hamon quant aux affaires politiques, politico-financières, scandaleuses, de corruption, fut Girard (Hamon ne donne jamais son prénom), ancien administrateur du *xix^e siècle* et adjoint du patron politique du journal, Édouard Portalis, d'une illustre famille (il était l'arrière-petit-fils du créateur du Code civil). Portalis et Girard furent condamnés pour chantage en 1895, le premier à cinq ans de prison qu'il évita en fuyant à l'étranger. Il est possible que Girard et Portalis se soient donné beaucoup plus d'importance qu'ils n'en ont eue en réalité, le premier se targuant même d'avoir joué les intermédiaires de premier plan dans diverses affaires. Mais Hamon semble les croire. Ainsi, cet

extraordinaire croquis (avril 1902, p. 432) : « Floquet, selon Girard, était aussi une nullité, mais plus modeste que généralement on ne crut. Girard, allant à Lyon, fut chargé par Floquet, ministre, de porter un ordre à Cambon, alors préfet à Lyon. Cambon invita Girard à un bon dîner et au dessert Girard donna l'ordre dont il était porteur. Cambon de dire : "Dites à Floquet, quand vous retournerez à Paris, que je l'emmerde." Girard : "Je le dirai si c'est sérieusement que vous le dites, mais vous allez vous faire mettre à la porte." Cambon : "Oui, oui, c'est sérieux, dites-lui. Je m'en fous." De retour à Paris, Girard fit la commission à Floquet qui dit : "Oh! Ce Cambon!", mais il ne le chassa pas [...]. » Selon Girard, Ferry était un homme; il avait peu d'idées, s'appropriait celles des autres et les rapetissait, mais il les soutenait et les vendait avec force. Gambetta, au contraire, élargissait les idées qu'il s'appropriait. Or, on peut facilement montrer que Girard se laisse parfois guider par son imagination. Par exemple (décembre 1901, p. 374-375) : « On parle du journaliste Fouquier qui vient de mourir. Il écrivait avec une facilité extraordinaire, au coin d'une table, au milieu de la foule et du bruit. Avait épousé M^{me} Feydeau qui fut une femme d'une beauté et d'une élégance rares, la maîtresse de Napoléon III et du duc de Morny. Feydeau l'adorait, avait une confiance absolue dans son honnêteté et ne voyait donc rien. À une soirée où il accompagnait sa femme, il l'admire ingénument et s'écrie au milieu d'un groupe : "Voyez donc comme ma femme est belle et élégante! La toilette qu'elle porte, c'est elle qui l'a faite et lui coûte à peine 150 F!" Or, c'était une toilette d'au moins 3 à 4000 F payée par... Morny! Un des témoins de cette scène, un imbécile, répliqua : "Ah! Ça, vous moquez-vous de nous?" » Et brutalement lui découvrit la vérité. Feydeau rentra chez lui et se donna la mort après avoir écrit à un ami intime : « Si c'est vrai que j'ignorais, je suis un imbécile et mérite la mort, et si ce n'est pas vrai, je suis un misérable et mérite encore la mort. » Sauf qu'il y a là du vrai et du faux. M^{me} Feydeau fut en effet la maîtresse de l'empereur et de Morny et affirma plus tard à son fils (Georges, l'auteur de *La Dame de chez Maxim's...*) qu'il était le fils de Napoléon III (et pas de Morny). Mais Feydeau père ne s'est nullement suicidé, il est mort d'une rupture d'anévrisme en 1873, ce qu'Hamon aurait pu facilement vérifier. Crédule, notre anarchiste est aussi grand amateur de « potins » scandaleux. Il n'empêche : l'image qu'il donne de la Troisième République, de la presse, de la corruption endémique n'est pas banale et sans doute pas forcément éloignée de la réalité. Il faut ajouter les informations sur le mouvement socialiste, les congrès, les « camarades » souvent féroce­ment croqués (Sébastien Faure qui aime les femmes, c'est-à-dire celles des autres, Jaurès archi-faible, « aplati devant sa femme » et qui est « fini, bien fini » – en 1901, légère erreur de perspective!). Ce sont en fait des centaines de noms propres qui défilent tout au long de ces pages, dévoilant tout un monde, noms si abondants que l'éditeur est très souvent amené à avouer en note son ignorance sur la personne citée. Cela console des dizaines de pages austères où Hamon détaille ses petites et fastidieuses (petites, sauf pour lui bien sûr) affaires personnelles. L'incroyable diversité du monde des relations politiques ou intellectuelles d'Hamon est confirmée par sa fabuleuse correspondance (voir François Prigent, « Les mondes d'Augustin Hamon. Itinéraire d'un intellectuel socialiste breton oublié : engagements, trajectoires, identités », *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, n° 103, 2006). On ne peut qu'être surpris de voir un magistrat « installé » comme Raoul de la Grasserie, juge au tribunal de Rennes, auteur, théoricien, féministe, solliciter de la part d'Hamon une intervention en sa faveur pour l'obtention d'un nouveau poste (p. 349)!

Amateur de détails scandaleux, donc, qu'il révèle en utilisant un langage très cru. Il est vrai que le « journal » n'était destiné qu'à lui-même! Ainsi, p. 140 et 143 (1896) : « Edwards est un pédéraste, il aime à se faire sucer la queue par de jeunes garçons. Constans [le tombeur de Boulanger] et Edwards le soir ribaudent chez

des putains. » – « Baube, chef de bureau à la Préfecture de Police, conte à Alphonse que M^{me} la princesse de Chimay est tarifée 5000 F pour une nuit. » Cette crudité se combine à une sensualité très marquée qu'on retrouve à de nombreuses reprises. En 1891 (p. 130) : « Le concours de nuque n'a pas été vraiment épatant, il y a eu onze femmes et la nuque s'étendait jusqu'au commencement des fesses. Quelques-unes étaient bien. La nuit s'est terminée sans orgie, calme. Du pelotage, mais pas de femmes mises nues. On n'osait pas et on l'aurait bien voulu ». Ce goût du détail ne se limite d'ailleurs pas aux questions de mœurs ou de corruption. Il arrive souvent à Hamon de donner des précisions infimes sur le prix des objets ou des services, ce qui n'est pas sans intérêt. Sa difficile situation financière, difficile et permanente, l'avait sans doute amené à manifester beaucoup d'attention à ces questions.

Remarquons que ce souci du détail n'empêche pas Hamon de donner ici ou là ses impressions sur la situation politique générale. On voit ainsi défiler des considérations sur la politique britannique en Irlande. Les prévisions concernant la situation en Russie (p. 416, 439, et autres) sont dans l'ensemble très perspicaces. Le récit du second procès Dreyfus à Rennes (p. 362-365) est du plus haut intérêt : Hamon n'y était pas mais il lui fut fait par l'éditeur Stock avec qui il était en relations. On ne peut savoir si, comme il le prétend, Waldeck-Rousseau était persuadé de l'acquittement ou s'il jouait un jeu tortueux peu surprenant de la part du personnage. Fort captivants aussi, les relents antisémites nombreux sous la plume d'Hamon, très répandus dans l'extrême gauche française jusqu'à l'« Affaire » et, contrairement à ce que l'on dit parfois, au-delà. Les propos venimeux rapportés contre Joseph Reinach et la famille Dreyfus ne sont qu'un des multiples témoignages de cet état d'esprit.

Le texte est présenté de façon claire et annoté par Patrick Galliou. Les notes tentent de situer le maximum de personnages évoqués, mais, comme on l'a dit, un nombre important, par force, restent dans l'ombre. Certaines notes – sans doute était-ce également peu évitable – sont un peu surprenantes ou inexactes. Sur Quesnay de Beaurepaire (p. 90) : « En 1893, il était Président de la Chambre de cassation [sic] et il fut l'accusateur de Dreyfus ». Quesnay était président d'une des chambres civiles de la Cour de cassation et il ne fut pas l'accusateur de Dreyfus ». Ce n'est que bien plus tard, et par pur dépit personnel, qu'il rejoignit le camp antidreyfusard dont il fut toujours un membre assez peu pris au sérieux aussi bien par ses « amis » que par ses ennemis. La note sur J.H. Rosny aîné, ce grand écrivain un peu oublié (p. 117) est très réductrice et classer *Le Bilatéral*, roman naturaliste sur le peuple de Paris, parmi les romans « préhistoriques » témoigne d'une rédaction hâtive. La note sur Charles Richet (p. 523) ne rend pas vraiment justice à ce personnage étonnant et complexe. Etc.

Au total, un texte du plus grand intérêt et d'un ton très inhabituel dont la publication se révèle d'une haute utilité.

Jean-François TANGUY

GUYVARCH, Didier, LAGADEC, Yann, *Les Bretons et la Grande Guerre*, Rennes, PUR, 2013, 208 p.

Traditionnellement, les années commémoratives constituent des effets d'aubaine qui suscitent toujours une incroyable inflation de publications d'une qualité scientifique pour le moins inégale. Le centenaire du déclenchement de la Première guerre mondiale ne fait pas exception à la règle si l'on en juge par le foisonnement d'ouvrages en tout genre qui, sans attendre l'été 2014, inondent déjà par anticipation les étals des libraires. Pour autant, ce centenaire constitue aussi un rendez-vous